

SIMON LIBERATI

CALIFORNIA GIRLS

roman

BERNARD GRASSET
PARIS

Collection « Ceci n'est pas un fait divers »
dirigée par Jérôme Béglé

California Girls est une chanson de Mike Love et
Brian Wilson enregistrée par les Beach Boys en 1965.

ISBN 978-2-246-79869-9

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 2016.*

Pour Lukas

I

La mort de Gary Hinman racontée par Sadie ressemblait à une cérémonie bouddhiste, un truc marrant... Elle en avait parlé à Leslie à cause du dentifrice qu'elles venaient de voler dans une épicerie avant d'aller faire les poubelles.

Le jour du meurtre, Sadie avait essayé de réparer avec de la pâte mentholée la joue de Gary qui était fendue d'un coup de sabre. Un remède qu'elle avait appris chez les girl-scouts.

— Gary n'arrêtait pas de pleurer et ça faisait couler le dentifrice.

Elles rirent toutes les deux comme des gamines. Leslie était mineure, Sadie avait vingt et un ans depuis trois mois et un jour. Pour les flics et les commerçants de la vallée elles étaient les « sorcières de Manson », du nom de leur gourou. Du menu fretin hippie, des délinquantes primaires qu'il aurait fallu doucher, épouiller et placer en maison de correction. Elles étaient fières de leur mauvaise réputation comme des couronnes de fleurs perlées qu'elles

volaient dans les cimetières ou de leurs patchworks frangés de cheveux humains.

Allongée sur la large banquette crevée de la vieille Ford, la tête posée sur les longues cuisses de Leslie qui lui tressait des nattes d'Indienne, Sadie jouait à monter et à descendre la manivelle de la vitre avec ses pieds nus. Quand la vitre se baissait on respirait l'air brûlant venu des poubelles du supermarché et on entendait les grognements de Katie qui continuait toute seule de fouiller un dernier container. Elle était complètement défoncée.

Le soleil brouillait le pare-brise poussiéreux.

— Il s'est mis à faire des prières bouddhistes et ça agaçait Bobby. C'est pour ça qu'on a arrêté de le torturer avec le tournevis et qu'on l'a tué.

— Tu l'as fait ?

— Ouais c'était jouissif ! Un gros orgasme !

Sadie mentait comme elle respirait avec des petites aspirations d'animal. En mentant elle se sentait mieux. Elle ne voulait pas dire la vérité : qu'elle avait piqué Gary une seule fois et qu'elle s'était dégonflée, au point que Bobby lui avait ordonné d'aller dans la cuisine pendant qu'il l'achevait.

Elle était restée les genoux tremblants, figée, à regarder les assiettes où collaient les fourchettes.

— Ça a duré combien de temps ?

— Deux jours...

Leslie pouffa :

— Vous l'avez tué pendant deux jours ?

— Non, on l'a gardé. Il était blessé, il n'arrêtait pas de pleurer parce que Bobby le secouait pour qu'il lui donne son fric. Et puis à la fin il l'a tué et on a écrit un truc politique avec son sang sur le mur.

— Bobby m'a dit qu'il avait trempé sa main dans le sang et qu'il l'avait imprimée sur la porte.

— Oui et puis, deux jours après, il est revenu pour aller chercher la Fiat de Gary et il a essayé de l'effacer. Mais c'était rentré dans le mur.

— Dans la porte ou dans le mur ?

Sadie regarda ses orteils sans répondre à Leslie.

— C'est pour ça que les flics l'ont arrêté ?

Sadie n'écoutait plus, elle beugla :

— Les flics sont des porcs. Ils ont tellement la trouille des négros qu'ils nous laissent faire le travail à leur place...

Bluffée, Leslie continua de tripoter les mèches brunes de Sadie qui pensa à sa mère. Depuis six ans qu'elle était morte, il arrivait souvent qu'elle lui manque. Elle enfonça le nez dans le jean de Leslie en respirant sa chaleur.

Sa voix étouffée par le tissu chuinta entre les longues jambes de Leslie :

— Moi j'ai un plan pour faire libérer Bobby.

— Raconte !

À ce moment, la tête de Katie, sale et ébouriffée, apparut derrière le carreau de la portière. Elle brandissait un chou qui n'avait pas l'air très frais

mais qui rejoindrait tout de même les autres bons légumes de Dieu dans le coffre de la Ford.

L'opération fouille-poubelles était un succès, la Famille Manson allait se régaler ce soir.

Les couleurs de feutrine rouge plissaient sur le dos du motard. Tordu par un pli, un diable fumeur de joint ressemblait à Popeye avec sa pipe. Le nom du club était cousu en demi-cercle au-dessus de l'emblème. Un S dessinait le symbole d'un serpent, un A avait l'allure de ces puits artésiens abandonnés qui dansent dans la chaleur du désert, un T figurait une potence, sur un autre A, froissé, le sommet pointait comme l'ogive de la fusée *Apollo*, puis un N figurait un deuxième serpent, couché, aplati, écrasé à coups de botte près d'un troisième serpent : S.

— Hé Danny !

— Ouais ?

— Tu te rappelles quand tu as tué le serpent et que Charlie l'a ressuscité ?

— Ouais, et alors ?

— Il est sur ton dos, maintenant.

Sherry ferma les yeux et les rouvrit, la lumière du couchant se décomposait en ronds concentriques aux couleurs de l'arc-en-ciel.

Le soleil avait baissé, les ombres mauves des rochers se mêlaient aux verts et aux gris sombres des hauteurs désertiques. L'énorme étendue urbaine de Los Angeles, pourtant présente partout autour, ne se voyait nulle part. Les baraques de bois du ranch ébranlées par les saisons semblaient un décor d'un autre âge, une ville fantôme de western. L'endroit se trouvait à quelques kilomètres au nord d'Hollywood, à Simi Valley, un canyon perdu dans le quartier de Chatsworth, trois cents mètres sous l'autoroute 118 invisible derrière les broussailles. La propriété s'appelait Spahn Ranch et servait de repère à un groupe disparate de hippies, de motards en rupture de gang, de fillettes en fugue, de cow-boys et de figurants professionnels. Tous frayaient là, certains plus terrifiants que d'autres, en vase clos comme dans une réserve indienne. C'était le royaume de Charles Manson, alias Charlie pour ses disciples... mais *Life magazine* et le monde entier l'ignoraient encore. En ce vendredi 8 août 1969, le ranch restait préservé, secret, tel un versant infernal du paradis terrestre. À part les visiteurs de Charlie et un petit groupe de touristes qui avait loué les chevaux pour une promenade, les seuls intrus de l'après-midi avaient été les mouches et une voiture de pompiers qui, par cette canicule, surveillait les éventuels départs de feu.

On entendit un cheval hennir. Danny lâcha la roue du chopper et se tourna vers Sherry assise par terre, jambes écartées, les pieds nus en éventail. Il sortit une langue rouge sous sa moustache.

Derrière lui pointait la tête d'un autre motard, un de ses copains dont Sherry ne savait pas le nom. La tête de l'inconnu dansait dans le soleil entre les deux rétroviseurs taillés en croix de Malte. Ses épaules larges et dorées étaient nues, son crâne chauve brillait de sueur et une couronne de cheveux sales s'effrangeait en longs filaments de couleur paille. Sur son blouson, posé à terre près de la moto, une inscription bien visible : STRAIGHT SATANS. Un second diable en feutrine, frère du premier, fumait son pétard tranquille, vautre dans la poussière. Sherry se renversa sur le dos et remua les jambes en l'air. L'entrejambe plus foncé de son jean suggérait l'idée d'une fente. Danny se tourna vers son copain :

— Dis donc, Bob !

— Ouais.

— Tu veux pas prendre ton pied avec la petite mignonne ?

— Ouais.

— Vas-y ! elle attend que ça.

— Et toi ?

— Moi il faut que je cause à Randy.

— C'est qui, Randy ?

— Un cow-boy.

Le motard chauve se releva, dépliant de longues jambes, et regarda tour à tour Sherry et Danny, toujours accroupi près de sa moto. Le tube du pot d'échappement courait le long du carter d'huile en remontant vers le haut. Derrière les rayons de la

roue comme dans le viseur d'un fusil, à la queue leu leu jusqu'à la fille couchée par terre, s'alignaient, réduites à la taille d'une maquette par la perspective, les baraques de bois du vieux décor de western. Devant les bâtiments qui paraissaient de plus en plus vermoulus à mesure que le soleil rasant les éclairaient, se trouvaient des voitures, des épaves, un tracteur de semi-remorque et quelques motos désossées. Sherry se redressa pour se rasseoir, masquant à Bob la vue d'une enseigne en bois peint où était écrit LONGHORN SALOON. Sherry était brune avec de gros sourcils, un visage poussiéreux et des dents très blanches. Bob lui donnait seize ou dix-sept ans. Elle avait un regard noir, brillant de fièvre. Elle se mit à rire d'un rire crispant. Danny se redressa à son tour, il était à peine plus grand debout qu'accroupi. Sherry leva les yeux vers lui :

— Je peux pas, Danny...

— Tu peux pas quoi ?

— Je peux pas coucher avec Bob.

— Pourquoi ?

— Vous êtes pas assez morts.

— Arrête tes conneries.

— Si... Charlie a dit que vous, les Satans et tous les autres cousins motards de la vallée, vous étiez pas assez morts.

— Il a dit ça quand ?

— Hier, c'est à cause de 86 George... Il veut reprendre son sabre de pirate à Charlie.

George Knoll, alias « 86 George », était le président du club de motards Straight Satans. Danny se tourna vers Bob dont le visage avait pâli. Bob cracha par terre à quelques centimètres du pied nu de Sherry qui le regardait toujours en souriant.

— Danny, je comprends rien à ce que raconte cette petite pute.

— T'inquiète, c'est Charlie qui lui a interdit de s'occuper de nous. Pour elle, Charlie c'est Dieu, enfin non... Jésus.

— Je m'en fous, de Jésus, je laisse personne me menacer.

— Mais non, t'as pas compris... Quand la petite dit que t'es « mort », elle veut dire un truc comme... comme...

— Comme quoi ?

— Euh comme « vivant »... Euh, c'est ça, quand t'es mort pour eux, eh bien... t'es plus vivant que les autres.

Bob regarda Danny.

— Je comprends rien, c'est louche.

Soudain en alerte, il se tourna vers la route derrière la boîte aux lettres cabossée où étaient écrites au pinceau des lettres en partie effacées : SP HN R NCH. Un point jaunâtre dansait sur la colline, une vieille bagnole qu'il connaissait bien.

Sherry se gratta la peau sous son jean au niveau du pubis et lança à Bob :

— Tu vois, il faut que tu perdes ton ego.

— Que je perde quoi ?

— Ton ego.

Bob regarda Sherry, puis Danny. Il allait dire à Danny un truc sensé quand le bruit d'un moteur lui fit à nouveau tourner la tête. La vieille Ford Fairlane 1959 couleur vanille-caramel s'arrêta près d'eux en écrasant les gravillons. À l'avant, Leslie, Katie et Sadie, tout aussi sales que Sherry, affichaient le même sourire. À l'arrière, la banquette avait été enlevée et remplacée par de grandes caisses. Les filles y avaient entassé des provisions, certaines étaient encore sous plastique mais paraissaient gâtées. Plusieurs choux flétris aux feuilles pendantes remuaient, peut-être à cause d'une souris. Sadie ouvrit la portière, libérant une odeur de comestibles avariés, Sherry monta et se serra près d'elle sur la banquette avant. Bob remarqua que la carrosserie rouillait sous la peinture et formait des boursouflures lépreuses. La Ford repartit en soulevant de la poussière et alla s'échouer cent mètres plus bas près du saloon.

Le mobil-home transformé en bureau était plongé dans l'ombre. George Spahn, le propriétaire, un vieil homme de taille gigantesque, se balançait doucement sur une chaise à bascule. La température approchait 45 degrés, il y avait des mouches partout, de grosses mouches à chevaux excitées par l'odeur de crottin chaud qu'arrivait à peine à corrompre la fumée de la marijuana. Le vieux portait des lunettes de soleil cul-de-bouteille vertes, il étirait ses longues jambes sur un tapis poussiéreux et ses mains tordues comme des griffes serraient sur son ventre un chihuahua couleur sable. À ses pieds, près d'un Stetson crème, se tenait une fille rousse vêtue d'une vieille liquette rouge retroussée sur ses jambes nues. Squeaky, c'était le nom de la rousse, chantait doucement une comptine tout en cirant les bottes du vieux. Depuis près de trente ans que George Spahn campait dans les bureaux de son ranch, Squeaky était sans conteste la plus gentille petite amie qui l'ait jamais honoré de sa présence. Leurs soixante ans d'écart ne la gênaient

pas, elle faisait le ménage, la cuisine et s'occupait bien de lui. Il adorait son odeur de rousse, son corps d'adolescente et son rire aigu qui lui avait valu le surnom de « Squeaky » .

Six ans plus tard, en 1975, un an après la mort de George Spahn, sur les photos prises par le FBI parce qu'elle a tenté d'assassiner le président Gerald Ford, Lynette Fromme, alias Squeaky, n'a pas changé, elle a toujours cet air d'oisillon tombé du nid, que certaines filles minces à peau blanche conservent longtemps.

Un bruit fit tourner la tête du vieux vers la gauche du mobil-home, du côté de l'entrée. Quelqu'un s'était hissé sur les marches de bois grinçantes de la véranda.

— C'est Shorty, je reconnais le fer de ses bottes, écoute : tinc tinc... dit George de sa grosse voix d'aveugle.

Squeaky leva les yeux vers lui.

— Shorty est un salaud, il te vole ton fric.

— Chut !

Au moins deux hommes et une femme s'étaient assis sur les marches pour faire salon, suivant une vieille habitude qui datait d'avant l'arrivée de Charlie Manson et de sa bande, une époque où les cow-boys régnaient encore en maîtres. Squeaky reconnut la voix de l'ancienne petite amie de George Spahn, Ruby Pearl, une ex-vedette de cirque qui vivait avec un nouveau bonhomme dans une maison

bien propre à Van Nuys. Depuis que George était devenu aveugle, c'était Ruby qui dirigeait le ranch, achetait les chevaux, encaissait l'argent des touristes, se prenait pour la patronne. En plus de celles de Shorty et de Ruby, Squeaky reconnut la voix de Randy Starr, un vieux beau moustachu surnommé « le pendu » parce qu'il avait monté un numéro de pendu au Monty Montana Wild West Show avec un nain de cent treize centimètres et un bœuf à trois yeux. Squeaky tendait l'oreille, elle voulait pouvoir tout raconter à Charlie. Moucharder les cow-boys entraînait dans ses attributions, en plus de coucher avec George et de s'occuper de son ménage.

Ruby et Shorty parlaient de l'ex-femme de Randy, une Indienne nommée Windy, qui dressait les chevaux mais nourrissait aussi d'autres ambitions. Windy avait acheté un vieux camion pour monter une boîte de transport. Le malheur voulait que le camion fût tout de suite tombé en panne. Windy avait envoyé Randy demander à Charlie s'il pouvait l'aider. Au début, Charlie avait bien démêlé l'affaire, mais il ne s'était pas contenté de faire réparer le semi-remorque par un de ses gamins qui s'y connaissait en mécanique. Il avait utilisé pour des cambriolages un van que Windy avait eu la gentillesse de lui prêter en échange de son aide. Les flics avaient interpellé Windy un samedi pendant qu'elle faisait des courses. Aussitôt relâchée, Windy avait foncé au ranch pour râler. Le ton était monté et Manson avait cassé la mâchoire de Windy qui avait fait deux semaines

d'hôpital. Elle en était sortie deux jours plus tôt. Cet incident, ajouté à d'autres, avait contribué à pourrir les relations entre les cow-boys et les hippies.

Comme nombre de cow-boys, Shorty avait une voix forte, aussi quand il gueula qu'il avait l'intention de mettre Charlie Manson et sa bande hors du ranch à coups de botte dans le cul, tout le monde l'entendit à des dizaines de mètres à la ronde.

[...]